

Dimanche Judica
25 mars 2012
L'agneau de Dieu
Nombres 21, 4-9

Remarques sur le texte :

Les Hébreux : râlent parce qu'ils sont restés longtemps dans le désert (38 ans selon le midrash sur Bamidebar). Ils sont à portée de main de la Terre Promise, mais comme ils n'obtiennent pas l'autorisation de passer par Edom (ce qui aurait raccourci leur voyage), ils doivent faire un nouveau détour...

Ils râlent aussi parce qu'ils mangent la même nourriture tous les jours que Dieu fait !

Le Serpent : depuis le texte de la Genèse (Genèse 3,14) il est voué à ne manger que la poussière du sol et il ne s'en plaint pas, lui (cf le midrash sur notre passage) !

Le voici donc "de retour" quand les hommes râlent de n'avoir que de la manne, cette nourriture qui a pourtant le goût du miel et leur tombe "toute cuite dans le bec".

Le détour : obligé de contourner Edom, le peuple va passer par le pays des Amorites et par le Bashan, en profitant "tranquillement" pour conquérir ces territoires. Ce détour est donc un mal pour un bien. Edom était trop puissant et dangereux pour être inquiété.

Pistes de prédication :

1/ Quelle est notre nourriture spirituelle ? Avons-nous besoin de variété, de diversité dans ce qui nous nourrit ? La Parole de Dieu finirait-elle par nous lasser, à force d'entendre toujours les mêmes textes bibliques ?

Il est vrai que notre société semble manger à tous les râteliers en matière de repères, de valeurs...

2/ Accepter de faire un détour ou vouloir tout, tout de suite ?

La Terre Promise (le bonheur, ...) ne se conquiert pas en passant par des raccourcis, ou en passant outre les refus des autres.

Qu'est-ce que cela veut dire "changer d'itinéraire" ? Serait-ce renoncer, ranger ses convictions ou ses projets dans sa poche faute d'être entendu, faire des concessions ? Ou bien simplement s'adapter momentanément, accepter de tenir compte du monde dans lequel on évolue. Mais à quel prix ? Dieu, lui, a choisi d'accepter un détour par l'humanité (incarnation) et par la croix pour asseoir les fondations de son plan de salut dans l'histoire des hommes.

3/ Dans le midrash sur notre texte, le serpent est symbole de "Mauvaise langue" (nous disons « langue de vipère ») !

Avec cette image, nous abordons la question de la parole "en vérité" et du langage qui peut devenir mauvais, porteur de mort.

En Genèse 3, le serpent est le mauvais conseiller, le porteur de la mauvaise parole, qui sème le trouble en travestissant la vérité et la logique de responsabilité et de liberté proposée par Dieu.

Ici, dans un mouvement semblable, les Hébreux râlent, déforment la réalité, faute de savoir/vouloir/pouvoir prendre leur destin vraiment en main. La situation s'enlise : ici comme en Eden, il faut un coupable ("c'est pas moi, c'est lui !")... Moïse et Dieu feront parfaitement l'affaire !

Le peuple a perdu patience (ou courage, selon les traductions). Dieu change alors de visage dans le discours des hommes : le libérateur (il vient de leur livrer des ennemis) se mue tout d'un coup en marionnettiste impitoyable qui s'amuse à les faire tourner en rond au beau milieu du désert, pour rien.

Comment une relation de confiance peut-elle se rétablir dans un tel contexte ? Que peut-on bien bâtir comme avenir sur ces bases ?

4/ Le serpent d'airain, bien visible sur sa hampe, est évidemment à mettre en parallèle avec le Christ en croix (comme le fait Jn 3, 14-15). Il "suffit" de lever les yeux, de tourner son cœur vers lui, pour avoir la vie sauve.

Cela ouvre sur toute la question de la conversion (changement de regard, changement de route).

Mais aussi sur celle du « *scandale de la croix* » (1 Co 1, 23) : un signe improbable, impensable, voire inacceptable qui devient annonce du salut. Le serpent, maudit, relégué à ras de terre (il marche sur son ventre, il rampe ; Gen 3,14), est élevé pour le salut des hommes ; tout comme le Christ, que le Sanhédrin et Pilate avaient humilié et condamné, est élevé (entre en gloire) sur la croix .

Nb. : Les pistes 2/ et 4/ sont les plus faciles à exploiter en relation directe avec le thème du dimanche : « l'Agneau de Dieu ».

Prière :

Seigneur,

On te soupçonne de manipuler les hommes par la contrainte et la peur de l'enfer :

Tu ne les attires que par amour.

On te soupçonne d'avoir des complicités avec la mort des êtres chers :

Tu n'as de connivence qu'avec leur vie.

On te dit mesquin et fouineur de conscience :

Nos médiocrités ne mobilisent que ta tendresse.

On te croit ennemi de la joie :

Tu en es la source

On t'incrimine d'être l'opium des opprimés :

Tu es l'animateur de tous les mouvements de libération...

On te pense contrarié ou jaloux de nos recherches scientifiques :

Tu offres à l'homme un univers infini à explorer.

On t' imagine rancunier :

Tu pardonnes comme nous respirons.

On te croit initiateur de l'Inquisition :

Tu en es la victime. (...)

On prétend que tu es « quelque chose au-dessus de nous » :

Tu es Quelqu'un au-dedans de nous.

On te cherche parmi les justes :

Tu loges chez les pécheurs.

On te cherche tenant dans la main la foudre et le fléau :

Tu joues une sardane, avec « un roseau froissé ».

On te cherche dans un cimetière :

Tu accompagnes sur le chemin deux voyageurs égarés.

(...)

Stan Rougier, Prières Glanées, p. 52-53

Chant : C'est vers toi que je me tourne, Arc 429 – Alléluia 44/15

Prédication

Évidemment, 38 ans, c'est long ! Presque toute une vie !

Pour le peuple hébreux, depuis qu'il a quitté l'Égypte, c'est 38 ans de déplacements incessants, de galères à la recherche d'eau, de frottements souvent violents avec les populations environnantes, à la poursuite d'un rêve. On se dit que le rêve a intérêt à être beau pour mériter un tel investissement humain !

Et voilà qu'aujourd'hui ce rêve est presque à portée de main. Il suffirait de traverser Edom, de couper enfin par une terre habitée.

Mais voilà, le roi d'Edom n'ouvre pas ses frontières. Les Hébreux sont trop nombreux, trop envahissants probablement, dangereux peut-être... Et trop différents.

Aucune promesse n'y fera rien. Le voyage va donc se prolonger encore, les livrant à nouveau à la merci d'autres tribus qu'ils ne manqueront pas de croiser sur leur passage et à une vie qui n'en

est pas vraiment une. Comme ces vies qui s'étirent parfois dans un train-train quotidien terne et sans saveur au cœurs de nos villes modernes, dans la solitude ou le désœuvrement.

Le peuple n'en peut plus. Il ne comprend plus le projet de Dieu. La liberté a décidément un goût bien amer. Même la manne au goût de miel dont ils se nourrissent leur devient insupportable et n'a plus que le goût d'un aliment infect et pourri.

André Chouraqui, dans sa traduction de la Bible nous offre le texte suivant : « *En route, l'être du peuple se rétrécit* » (Nb 21,4b). L'image hébraïque est belle : on imagine bien les visages fermés, les pieds qui traînent, les dos voûtés, les murmures... Ils ne sont plus que l'ombre du peuple qui un jour a été libéré de l'esclavage pour prendre sa destinée en main.

Ainsi sous pression, leur colère se tourne à nouveau vers Dieu et vers Moïse. "Les responsables de ce gâchis, c'est bien eux, non ?"

Faute d'entrevoir une issue, on cherche un coupable. Logique toute humaine, mais qui n'a jamais fait avancer le monde.

Si j'osais un jeu de mot, déplacé ici puisqu'il est question de vies humaines, je dirais que Dieu, alors, décide de les piquer au vif pour les réveiller de cette torpeur et les pousser à regarder les choses autrement. Mais si l'on en reste au sens premier du récit, on peut légitimement trouver que Dieu y va un peu fort dans ce qui ressemble bien plus à une punition radicale qu'à un avertissement fraternel (ou paternel !).

Le lecteur de ce texte n'a pas d'autre issue, ici, que d'avoir recours aux symboles mis en œuvre dans le texte pour entrer en dialogue avec le récit.

La présence de serpents dans ce passage n'est évidemment pas fortuite. Bien sûr, c'est le prédateur emblématique du désert ; mais des scorpions auraient tout aussi bien fait l'affaire, n'est-ce pas ?

Le serpent, nous le connaissons de longue date. C'est presque un ennemi intime ! C'est l'animal qui rampe, se faufile sinueusement, à couvert, même en parole, lorsqu'il s'adresse à Ève au jardin d'Éden. Là, l'air de rien, il distille son venin, sème le doute dans les esprits et flatte les fantasmes et illusions que l'humanité porte en elle : posséder, maîtriser, être à la place de l'autre, être comme l'autre, ...

Or c'est bien d'illusions et de fantasme qu'il est question ici : devant la difficulté du chemin qu'il doit emprunter, le peuple croit pouvoir regretter la vie soi-disant facile qu'il menait autrefois, lorsqu'il avait à boire et de la nourriture variée en Égypte. De même, il se conduit en enfant gâté, comme s'il imaginait que vivre libre/libéré, c'est vivre sans contrainte ni responsabilité.

Bien sûr il y a de quoi se décourager ; bien sûr la route est longue et pénible ; bien sûr le prix à payer pour arriver en Terre Promise est particulièrement lourd. Personne, pas même Dieu, ne dira le contraire. Mais n'y avait-il rien de mieux à dire que de regretter le temps de l'esclavage ? Ne pouvaient-ils pas dire leur détresse autrement qu'en reniant tout une part de leur histoire et, du même coup, leur alliance avec Dieu ?

L'arrivée des serpents c'est, symboliquement, comme si Dieu traitait le mal par le mal. Il convoque son peuple à une prise de conscience, douloureuse certes, mais vitale.

Ils sont de mauvaise foi ? Qu'à cela ne tienne, ils vont devoir mettre en œuvre leur foi pour s'en sortir et vivre !

Il leur faudra regarder droit dans les yeux un serpent perché sur une sorte d'arbre pour être sauvés ! Le monde à l'envers ! Mais, cette fois, ce n'est pas le serpent qui aura le dernier mot !...

Quelques étapes plus loin, le peuple, c'est nous !

Serions-nous aussi un "peuple dont l'être se rétrécit" à force de marcher sur les routes difficiles d'une société de compétition, dans un monde où beaucoup dépérissent à cause d'une solitude

que les nouveaux moyens de communication tentent de camoufler, ou à cause de discriminations de toutes sortes ?

En tout cas notre monde semble vouloir régler des comptes avec Dieu. N'entend-on pas régulièrement des petites phrases assassines du type « Si Dieu existe, comment peut-il permettre que des hommes souffrent de la sorte ? » ou « Pourquoi Dieu ne fait-il rien pour arrêter les guerres ? ».

C'est là, notamment, que le texte que nous avons lu ce matin prend tout son sens pour aujourd'hui.

Le Carême touche à sa fin. Dans un peu moins de deux semaines, nous ferons mémoire de la mise en croix de Jésus le Christ, ce geste impensable, inhumain, qui est pourtant pour nous le signe du salut offert à tous par Dieu. Plus de serpent sur le bois, mais un homme. Plus d'avertissement contre un langage qui mène à la mort, mais une attestation d'une Parole qui fait vivre, une promesse incarnée : « Je suis (pour vous) le chemin, la vérité et la vie (Jn 14, 6). C'est fait ! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement (Apoc 21,6) ».

Il nous reste près de deux semaines pour découvrir comment, pour chacun de nous, le fait de regarder à la croix ouvre un avenir et une espérance.